Corela

Cognition, représentation, langage

HS-19 | 2016

Le point de vue pris au mot

L'argumentation au banc d'essai d'une théorie métalinguistique

Zsuzsa Simonffy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/4528>

DOI : 10.4000/corela.4528

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Zsuzsa Simonffy, « L'argumentation au banc d'essai d'une théorie métalinguistique », *Corela* [En ligne], HS-19 | 2016, mis en ligne le 08 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/4528> ; DOI : 10.4000/corela.4528

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'argumentation au banc d'essai d'une théorie métalinguistique

Zsuzsa Simonffy

Préambule

- 1 Les interrogations concernant l'unité et la pluralité des sciences ont souvent fait l'objet des discussions informelles que nous avons menées avec Pierre-Yves Raccach dans un passé récent. Ces discussions ont été fondamentalement stimulées par les travaux auxquels l'auteur de cet article participait au sein d'une équipe de recherches sous la direction d'András Kertész¹, membre de l'Académie hongroise des sciences (MTA). L'enjeu du projet² était de mener une réflexion sur la relation entre les différentes théories linguistiques dans leurs rapports avec les *data*, notamment de revenir aux critères de la valeur cognitive des théories scientifiques : Comment évaluer une théorie donnée sans nécessiter de faire prévaloir une théorie unique englobant tous les domaines de la recherche scientifique ? Après avoir admis une irréductible pluralité, formuler une métathéorie ayant pour objet des théories scientifiques revient à accorder une place primordiale à l'argumentation. Malgré la pertinence d'une telle position, l'auteur de cet article a été confrontée à une difficulté majeure : si l'argumentation ne concerne pas la description des phénomènes linguistiques héritée de la sémantique argumentative au sens ducrotien du terme, mais celle des théories scientifiques au sens kertészien du terme, comment éviter l'assimilation des deux articulations ?

Introduction

- 2 Adopter une attitude d'interrogation permanente sur sa propre démarche en explicitant les présupposés théoriques d'une part, et les enjeux épistémologiques d'autre part, entraîne la perpétuelle évolution de la théorie dans le cadre duquel les analyses des objets de connaissance sont effectuées. Le regard critique portant sur ses propres procédures, cette activité au degré croissant d'autoréflexivité de la pensée propre au

discours scientifique remettant constamment la théorie en cause par celui qui la construit aboutit nécessairement à une continuelle série de révisions de la théorie³.

- 3 Celui qui s'intéresse à la manière dont s'effectue cette révision, suivant les travaux les plus récents de Kertész et Rákosi (2012) traitant de la nature de la théorisation et de la validité des théories scientifiques, peut en retenir l'enseignement suivant : la prise en compte de la structure des théories s'avérant non suffisante à élaborer des principes méthodologiques qui soient irréductibles à une seule théorie privilégiée⁴, c'est la nature de la construction même qui doit être pertinente et ainsi, fondamentalement envisagée. Les auteurs s'intéressent moins à la théorie entendue comme l'ensemble de résultats produits qu'au processus constant de théorisation. Si tout résultat est l'œuvre d'une école particulière, c'est parce que les méthodes, les données, les modèles, les questions lui sont propres. Ainsi, au lieu de chercher à réduire la spécificité de chacune des théories sous prétexte de ne pas pouvoir en rendre compte, toutes, dans leur ensemble, on est amené à interroger ce qui est commun à toutes les théories en précisant la manière dont elles se construisent : cette précision s'effectuera sur la base de la prise en compte de l'argumentation. Les critiques vis-à-vis des théories ainsi que leur pluralisme n'invalident en soi aucune démarche, mais obligent à poser les bases solides d'une réflexion métathéorique rigoureuse.
- 4 Cette réflexion métathéorique de Kertész et Rákosi est motivée fondamentalement par la question de l'hétérogénéité⁵ qui n'est pas neuve certes, car elle apparaît dans toute discipline tôt ou tard. Il nous semble indéniable qu'il n'y a de relations à établir qu'entre éléments homogènes. Comme les auteurs nous montrent, la visée épistémologique relève alors ou bien de l'autoréflexion naïve à l'intérieur d'une théorie ou bien impose à considérer l'hétérogénéité en dehors de la théorie comme une entrave à juger les théories à leurs objets et à leurs acquis. Ce qui est cependant inédit dans cette réflexion, c'est d'affirmer que l'étude des modes d'argumentation permet de traiter de manière adéquate l'hétérogénéité sans la réduire pour autant à une homogénéité quelconque. Nous pouvons y ajouter que, même si les modes d'argumentation renvoient à des styles divers en fonction des pratiques exercées par des différentes disciplines, ce fait ne nous empêche pas de pouvoir en dégager un point commun : la plausibilité.
- 5 Ce que nous aimerions mettre en valeur ici, c'est que peu de travaux ont été consacrés à traiter ce problème d'hétérogénéité par le biais de l'étude du mouvement argumentatif, alors que nombreux sont ceux qui étudient le discours argumentatif des écrits scientifiques, et ceci, à la lumière des procédés logiques ou rhétoriques⁶. Kertész et Rákosi, en revanche, ont lancé un programme d'études soucieux de cerner non pas les stratégies de persuasion ni les procédés logiques, mais la place des data et de l'évidence dans l'édification d'une théorie. Ils mettent en relief le fait que juger les théories sur la base de leur structure est loin de la pratique scientifique. En revanche, à force de les juger sur la base de leur organisation, notamment la manière dont elles laissent une place aux data et à l'évidence, nous finirons par rendre compte également de la multiplicité des données, méthodes et outils, bien propres à chacune des théories.
- 6 Si l'hétérogénéité relevant du plan théorique implique le recours à l'argumentation sur le plan métathéorique, c'est le p-modèle (*plausible argumentation*) qui est proposé pour exploiter adéquatement toute la variété des ressources de data distribuées sur l'ensemble des théories et des modèles. Pour rendre compte d'une série de recherches qui ont été réalisées dans des contextes théoriques différents, ils mettent à l'œuvre ce programme dans le domaine particulier de la théorie linguistique. Comme ils le rappellent dans leur

bilan (Kertész et Rákosi 2012), la linguistique contemporaine est confrontée à la question de savoir s'il est possible de proposer une base commune de méthodologies qui permet de traiter aussi la pluralité des data. Si la question est difficile de répondre, c'est parce que la linguistique n'est pas une discipline homogène mais se compose de théories différentes.

- 7 Cependant, si l'on considère l'exigence relative à l'extension des data linguistiques au sein d'une seule et même théorie linguistique, faut-il la comprendre dans le sens où elle répond à la diversité admise sur le plan métathéorique ? Le p-modèle répond à ce genre d'interrogation en proposant que la réévaluation d'une théorie à l'aune du rapport entre data et hypothèses repose sur l'argumentation plausible. Autrement dit, l'hétérogénéité nécessite aussi la mise au point d'un système de représentations métathéoriques fondé sur les représentations des connaissances en termes d'argumentation plausible pour pouvoir tolérer provisoirement les contradictions et les inconsistances, conséquences issues de l'hétérogénéité. Le p-modèle est un modèle métathéorique permettant de définir les data linguistiques, les faits et les évidences. La théorisation linguistique apparaît ainsi comme un processus d'argumentation plausible sans réduire la rationalité scientifique à des inférences déductives.
- 8 Nous entrevoyons ici un avantage inespéré relatif à l'idée de fonder les théories scientifiques sur l'argumentation, plus particulièrement sur le processus argumentatif à partir duquel il est possible de comparer toute théorie à une autre, en vue d'en évaluer l'efficacité par rapport à un problème à résoudre. Cependant, leur enseignement, aussi réconfortant qu'il soit, nous confronte d'emblée à quelques difficultés dont nous nous contentons de signaler celles qui semblent nous empêcher de comprendre d'emblée les enjeux d'une telle métathéorie :
 - les rapports entre structure et processus (ou structure et fonction) ;
 - l'apparente identité entre le cadre théorique que nous avons adopté et le cadre métathéorique qu'il conviendra de mettre à l'épreuve ;
 - la quasi-absence des notions de data et d'évidence dans notre cadre théorique alors qu'elles sont fondamentales dans le cadre métathéorique.

1.1. Structure et processus

- 9 Premièrement, nous percevons dans cette approche métathéorique fondée sur l'argumentation un décalage de l'étude de la structure vers celle du processus caractérisé par Kertész et Rákosi comme cyclique et prismatique.
- 10 Mais qu'on y prenne garde : quant à la construction d'une théorie scientifique, si elle se compose de phases clairement distinctes, c'est parce que la succession des phases entraîne aussi la différence effective des questions que chacune tend à traiter. Pour ce processus argumentatif, les auteurs proposent d'y inclure quatre phases telles que : *extension*, *coordination*, *modification* et *comparaison* qui se succèdent les unes aux autres. L'argumentation est donc considérée non seulement comme structure, mais aussi comme processus et, de plus, la structure des data fait partie de ce processus, comme les auteurs le déclarent :

Linguistic theorising [...] is a plausible argumentation process built on the cyclic and prismatic re-evaluation of information. The characteristics, the structure and the functions of linguistic data and evidence can be interpreted as parts of this argumentation process. (Kertész et Rákosi 2012 : 18)
- 11 Cependant, dans tous les cas où une attention particulière est prêtée à un processus, la décomposition en ces phases distinctes doit être effectuée de telle manière que

l'opération révèle clairement que chacune des phases obtenues est effectivement constitutive de ce processus. Au cas contraire, il y a le risque d'assimiler le processus à la structure en suggérant respectivement que la description de la structure est en même temps la description du processus. Pour aller encore plus loin, quant aux résultats acquis d'une théorie, ils nécessiteraient une forte connaissance du processus qui les produit. Or, précisément, pour pouvoir passer des résultats produits par la théorie au processus relatif à la constitution de la théorie, on doit admettre que structure et processus ne coïncident pas. Au fait, ce qui est à voir, c'est que la portée de la structure (fonction) et celle du processus ne sont pas identiques : dans le premier cas, ce sont des data, alors que dans le deuxième cas, c'est de l'argumentation qu'il s'agit.

- 12 Une autre question surgit à ce propos sous l'angle du caractère heuristique de la théorie. Dans ce mouvement de reprise et de rétrospection, si le cheminement vaut autant, même davantage que le but et l'autocorrection compte autant, même davantage que la vérité, le problème pour lequel on applique la théorie doit être résolu. D'un côté, le processus argumentatif doit atteindre un terme dans tous les cas où un problème est résolu : c'est seulement à cette condition qu'on dira que la théorie est efficace. D'un autre côté, il doit être interminable, vu l'exigence de la révision. Mais comment serait-il possible de décider si la théorie en question est efficace alors qu'elle est constamment en révision ? Kertész et Rákosi donnent la réponse en termes de solution provisoire :

If the argumentation process can lead to an at least provisional resolution of the given problem, then we may term it effective; otherwise it is ineffective. Similarly, we call a component of the argumentation process effective if it contributes to the resolution of the given problem; otherwise it is ineffective. (Kertész et Rákosi 2012 : 20)

- 13 Le processus décrit de cette manière rappelle une dynamique qui permet d'un côté la cumulativité additive incitant à ajouter de nouveaux domaines, de nouveaux outils et, d'un autre côté, la cumulativité évolutive par la révision des cycles. Le p-modèle étant doublement cumulatif tourne vers une efficacité toujours accrue, en suggérant la manière dont les nouvelles data sont cohérentes avec les explications dans des champs précédents.
- 14 Nous nous contentons ici d'avoir ouvert cette piste de réflexion qu'il serait intéressant de développer, mais cela incombe plutôt à la métathéorie ayant l'objectif d'effectuer de plus en plus de précisions au p-modèle. Toutefois, il nous faut remarquer que, par rapport à notre propos qui est ici celui de mettre en œuvre le concept d'argumentation sur le plan métathéorique aussi bien que sur le plan théorique, un tel développement serait un détour inutile.

1.2. Une affinité particulière entre théorie et métathéorie

- 15 Deuxièmement, nous sommes incitée à formuler certaines difficultés à partir de notre pratique de recherche linguistique. Si nous reconsidérons cette décision de fonder l'étude des théories sur l'argumentation, elle nous comporte une inconvénient dans la mesure où l'objet de la théorie dans le cadre de laquelle nous travaillons est également l'argumentation : c'est la Théorie de l'argumentation dans la langue.
- 16 D'un côté, nous sommes tentée d'exalter ici l'analogie : dans nos analyses linguistiques nous avons adopté la conception selon laquelle le sens est construit dans une situation d'énonciation sur la base des instructions incluses dans la phrase, sens auquel, de ce fait, nous n'avons accès indépendamment ni à partir du discours, ni à partir de la langue. Ce

qui est commun alors à toute situation d'énonciation, c'est la manière dont le sens se construit. La construction du sens ainsi que celle d'une théorie appréhendées en termes d'argumentation semblent apporter une réponse à la question du métalangage pour justifier que la métathéorie ne relève pas de la traduction dans le sens logico-analytique du terme.

- 17 D'un autre côté, nous signalons un fait troublant. C'est précisément l'analogie évoquée qui constitue en elle-même une difficulté pour la mise en pratique de la métathéorie en question. Si nous voulons nous inscrire dans le cadre métathéorique proposé par Kertész et Rákosi pour systématiser nos considérations sui-réflexives, nous nous retrouvons dans une situation assez défavorable. Il s'agit d'un cas particulier dans lequel théorie linguistique et métathéorie semblent coïncider du simple fait que les deux utilisent la structure argumentative comme système de représentation : la première pour la représentation du sens et la deuxième pour la représentation de la théorisation. Dans nos analyses linguistiques, nous avons recours à l'argumentation comme système de représentation du sens, alors que Kertész et Rákosi utilisent l'argumentation comme système de représentation de la théorie. Comment remédier à cette situation ? Est-il possible d'échapper à l'assimilation ? S'agirait-il en réalité d'une assimilation ? Sinon, que peut-on faire pour retenir la non-identité des deux argumentations tout en les visant simultanément ?
- 18 L'histoire de la théorie linguistique a connu un moment où l'utilisation de la logique comme système de représentation du sens est assimilé au système de représentation de la théorie, ce qui ne conduit pas tout simplement à une conception limitative et réductrice, mais, – comme le rappelle Racciah (1999 : 13), – constitue une erreur de catégorie. Si les conditions de vérité, non seulement en tant que représentation de la théorie mais aussi en tant que représentation du sens, se sont avérées erronées, nous pouvons nous demander à juste titre pourquoi l'argumentation en ferait l'exception. Nous sommes amenée à penser que la coïncidence n'est pas fortuite sans savoir en donner exactement la raison dans l'état actuel de notre réflexion. Posons-nous la question de savoir si le modèle argumentatif de la signification est aussi susceptible de représenter la théorisation linguistique ; autrement dit, comment appréhender la différence entre le modèle argumentatif proposé par les argumentativistes et le modèle argumentatif plausible de Kertész et Rákosi ? Est-il nécessaire de postuler deux modèles pour préserver les niveaux d'abstraction entre théorie et métathéorie ? Ou au contraire, un seul et même modèle serait susceptible d'en rendre compte ? La structure argumentative des théories serait-elle d'ordre différent par rapport à la structure argumentative des discours et des langues ?
- 19 Pour donner quelques éléments de réponse à ces questions, il nous sera nécessaire de faire une analyse conceptuelle que nous effectuerons aussi dans la section n° 2. En attendant, nous nous contentons de signaler que le point de vue linguistique de l'argumentation est la spécification d'un dispositif argumentatif possible relevant du discursif, qui, lui, constitue aussi une sorte de paradigme dont il est possible de s'inspirer pour étudier tout type d'argumentation, que ce soit sur le plan théorique ou métathéorique. Ainsi, il n'y a rien d'étonnant à dire que pour rendre compte, sur le plan métathéorique, de la théorie qui a, par ailleurs, pour objet l'argumentation, cette métathéorie a également pour objet l'argumentation. Au fait, la pratique des linguistes ramenée tout particulièrement aux pratiques argumentatives, conduit à leur mise en forme théorique qui tend à conférer un statut épistémologique à l'argumentation, qui

suffirait à lui seul de comparer les théories et aussi un statut linguistique, qui suffirait à lui seul de comparer les énoncés, les situations et les phrases. Aussi faut-il conclure que l'argumentation va prendre autant d'importance pour l'analyse épistémologique qu'elle en a pour l'analyse linguistique elle-même.

- 20 L'étude de la théorisation fondée sur l'argumentation rejoint l'idée selon laquelle sens et connaissance, au lieu de s'éloigner l'un de l'autre, se rapprochent. Cette idée repose sur l'hypothèse de l'abstraction cognitive (Raccah 1994) qui veut que les structures de la langue soient des manifestations de structures plus abstraites. Cependant, il n'en découle pas que la linguistique soit nécessairement d'ordre cognitif. Les structures cognitives, même si elles se manifestent de manière similaire à des structures linguistiques dans l'usage de la langue et dans la gestion des connaissances, en resteront distinctes sans nous imposer de donner lieu à l'hypothèse des liens causaux. Du point de vue cognitif, il n'est pas nécessaire de supposer que les structures de la pensée soient conditionnées par les structures de la langue ; il suffit de voir qu'elles sont tout simplement liées. Cette hypothèse a été reformulée plus récemment, de la manière suivante : « Les contraintes que les langues imposent sur la construction des points de vue sont liées aux structures de gestion des connaissances » (Raccah 2002 : 262). Ne seraient-ce pas ces liens qui justifient de mettre en avant l'argumentation aussi dans le champ métathéorique ?
- 21 Pour conclure provisoirement, si la métathéorie peut être fondée sur l'argumentation aussi bien que le cadre théorique pour rendre compte de phénomènes de sens, c'est parce que sens et connaissance se rapprochent.

1.3. Quasi-absence des notions de data et d'évidence

- 22 Troisièmement, si le processus de l'argumentation est fondamentalement mis en œuvre dans la construction d'une théorie, les éléments qui y entrent en jeu sont les *data* et l'*évidence*. Sur la base d'un vaste ensemble de data, l'argumentation dans la théorie vise à l'efficacité et non à la connaissance du vrai. L'intérêt heuristique des théories et des outils théoriques permettant la découverte réside précisément dans la façon dont ils rendent transparents non seulement le cheminement qui mène d'un problème à sa solution mais aussi la construction même. La nature de la construction d'une théorie est clarifiée grâce au modèle de l'argumentation dans la théorie qui répond aux deux exigences vis-à-vis des *data*, notamment leurs propriétés constitutives et leurs fonctions remplies au sein d'une théorie. De même, la nature de la construction d'une théorie linguistique, qui n'a rien de spécifique, s'explique avec ce modèle argumentatif susceptible de traiter de manière adéquate la diversité des data linguistiques par le biais de leur intégration à la théorie.
- 23 Or, dans la pratique de la recherche linguistique que nous exerçons, essentiellement motivée par les acquis de la linguistique française, les considérations théoriques ne reprennent *data* que rarement et *évidence* jamais. Cette théorie linguistique serait-elle, de ce fait, infructueuse ? Est-ce que rester muet à cet égard signifierait que la question de l'évidence ne se pose pas ou, au contraire, elle se pose, mais elle est subordonnée à d'autres interrogations issues de la tradition de la linguistique française en opposition de la tradition anglo-saxonne ?
- 24 Vu ces difficultés, notre démarche ne pourrait pas se passer d'une analyse de concepts. Nous nous proposerons de faire une analyse conceptuelle concernant la notion d'argumentation et celle de *data*.

2. Argumentation... mais dans quel sens ?

- 25 Commençons par l'observation selon laquelle les concepts de même nom – en l'occurrence l'*argumentation* – peuvent être totalement différents parce qu'ils résument des ensembles de questions différentes, et à l'inverse, les concepts de noms différents – en l'occurrence *data* d'une part, et *observables* de l'autre – peuvent être équivalents parce que les questions qu'ils résument sont les mêmes ou très proches.
- 26 Au sens le plus courant du terme, à l'argumentation correspond la défense d'un énoncé, thèse, opinion, position, parmi d'autres. Mais qu'est-ce qu'on entendrait par défense ? La réponse dépend du choix parmi les multiples appréhensions d'ordre rhétorique, logique, cognitif, linguistique, judiciaire, etc... La définition classique de l'argumentation, motivée par le principe de rationalisme, repose sur l'idée que, lorsque nous argumentons nous essayons de faire admettre un discours sur la base de bonnes raisons. Nous proposons d'esquisser rapidement trois perspectives de l'étude de l'argumentation⁷, logique, rhétorique, linguistique, et, ceci, pour pouvoir déterminer ce que nous entendons par argumentation et pour pouvoir la distinguer du raisonnement et de l'inférence auxquels elle est souvent assimilée.

2.1. Perspective logique

- 27 Dans la perspective logique, le modèle de l'activité argumentative fondé sur la prétention de la vérité, sur les opérateurs de nature déductive fournit un critère d'évaluation déterminée par la validité formelle. L'acception logique a longtemps paradigmaté la compréhension de l'argumentation, c'est ainsi que nous préférons lui réserver le terme de raisonnement. Dans cette perspective, *raisonner* revient à envisager certaines éventualités de telle sorte que si elles sont vraies, une autre éventualité est également vraie. Le raisonnement fait l'objet de la logique, en confrontant des propositions les unes aux autres. Ce qui est à noter, c'est que, d'une part, la validité formelle exclut la prise en compte de la signification des mots et, d'autre part, inversement, s'il y a des erreurs dans les raisonnements, elles sont souvent ramenées à la signification des mots. Sur le plan de la métathéorie en question, l'argumentation ne peut pas être entendue dans ce sens logique, étant donné que la notion de vérité n'est pas pertinente.

2.2. Perspective rhétorique

- 28 Dans la perspective rhétorique, le modèle proposé par Toulmin et Perelman, s'inspirant de la jurisprudence dans le sens de donner des raisons ou justifications aux décisions – appelé *Nouvelle rhétorique* – a pour but de rendre compte des argumentations, entendues comme raisonnements non-formels en opposition avec la démonstration nécessaire au syllogisme. Depuis Toulmin (1958) il est devenu clair que dans l'accomplissement de nos activités quotidiennes et professionnelles nous n'usons pas du raisonnement formel, mais du non-formel fondé sur la probabilité. Il a été montré comment on passe d'une assertion de fait à une conclusion par l'intermédiaire d'une loi de passage. Selon lui, le mouvement de pensée part de D (data), pour conclure (C), et c'est possible puisqu'on sait que W (warrant), eu égard à B (backing), à moins que R (restriction). Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958) quant à eux, s'interrogent sur les moyens discursifs qui permettent

d'obtenir l'assentiment. Il n'est pas difficile de découvrir des tendances de nos jours dans leur prolongement comme celle de l'école d'Amsterdam (Eemeren éd. 2002) et celle de l'école suisse (Grize 1982), même si l'école d'Amsterdam porte une étiquette qui est loin de faire appel à la rhétorique, celle de pragma-dialectique et considère la communication comme solution de conflit. Malgré les divergences, nous pourrions insister sur un point commun : la structure globale de l'argumentation se compose de prémisses, d'arguments et de conclusion et une argumentation s'appuie sur des prémisses pour amener les interlocuteurs à une croyance ou à une action. Sur le plan de la métathéorie, nous reconnaissons une place accordée aux data dans l'argumentation et un effort pour distinguer le formel et l'informel, ce qui manque dans la perspective logique favorisant la démonstration.

2.3. Perspective linguistique

- 29 Dans la perspective linguistique, le troisième modèle – que nous avons adopté pour nos investigations linguistiques, à savoir, sémantiques –, signé par Ducrot et ses successeurs, attribue à l'argumentation un domaine propre qui ne devrait pas être confondu ni avec la logique ni avec la rhétorique⁸. L'enjeu de cette opposition tranchée visant la constitution d'un nouveau domaine spécifique n'est pas minime : en effet, il ne s'agit pas d'une simple substitution de l'argumentation à la démonstration – ce qui a motivé entre autres le deuxième modèle – mais il s'agit, au contraire, d'une coupure radicale avec toute tradition qui conduit au privilège attribué à la logique qu'elle soit formelle ou non-formelle. La théorie de l'argumentation s'est constituée dans le champ de la linguistique française (même si influencée par la philosophie du langage anglo-saxonne), pour rendre compte, dans des enchaînements, sur la base de l'argumentation, de l'utilisation des faits qui ne sont pas prévisibles à partir de l'information véhiculée par les énoncés. La relation argumentative se valide alors par certains principes pareils aux *warrant*.
- 30 Il est à noter que certaines tentatives ont été entreprises pour relier l'aspect logique et l'aspect rhétorique de l'argumentation, notamment une théorie entymématique (Boyer 1995) a été construite pour réaliser un tel projet. À l'opposé de cette tendance ayant pour but d'assouplir une division tranchée entre logique et argumentation, le courant motivé par les travaux de Ducrot continue à maintenir la distinction radicale entre logique et argumentation.

3. Sémantique argumentative

- 31 Dans la perspective sémantique, selon une conception adoptée par Ducrot *argumenter* est en opposition non seulement avec le raisonnement mais aussi avec l'inférence. *Inférer* étant un cas particulier du raisonnement, revient non seulement à envisager le passage décrit en termes de vérités de telle manière que si certaines éventualités sont vraies, une autre éventualité est également vraie, mais aussi à pouvoir effectuer le passage sans faire intervenir aucune connaissance empirique.
- 32 Pour reprendre l'argumentation, par rapport au raisonnement et à l'inférence, elle doit être effectuée alors indépendamment du fait que les éléments expriment des éventualités vraies. Le discours A invite à envisager comme suite possible C, indépendamment du fait que A représente un certain état du monde ou qu'il en fournisse des renseignements. S'agirait-il dans ce cas de figure de passage ? Ce qui est en jeu dans la définition de

l'argumentation proposée par Ducrot, c'est précisément le statut de ce passage. En effet, à partir de la formulation initiale, il considère qu'un locuteur fait une argumentation quand il présente un énoncé comme destiné à faire admettre un autre énoncé.

Pour nous en effet, un locuteur fait une argumentation lorsqu'il présente un énoncé E1 (ou un ensemble d'énoncés) comme destiné à en *faire admettre* un autre (ou un ensemble d'autres) E2. Notre thèse est qu'il y a dans la langue des contraintes régissant cette présentation. [...] La structure linguistique de E1 doit [...] satisfaire à certaines conditions pour qu'il soit apte à constituer, dans un discours, un argument pour E2. (Anscombre et Ducrot 1983 : 8)

- 33 Cette formulation en soi apporte déjà un changement radical dans la mesure où cette manière de présenter E1 est imposée par des contraintes relatives à la langue et non pas par des contraintes logiques. Il renverse la perspective pour montrer que, si ces contraintes relèvent de la linguistique, c'est parce que, d'une part, la structure linguistique de E1 restreint le nombre de conclusions possible et, d'autre part, la forme linguistique qui exprime la conclusion conditionne la compréhension de l'argument A. Le changement que subit cette conception consiste à rejeter l'hypothèse selon laquelle *argumenter* reviendrait à *faire admettre* quelque chose. Nous nous proposons de prendre en considération d'une manière plus approfondie ce qui amène au rejet. Même si l'argumentation est libérée de la problématique de la persuasion, elle est loin de l'être de celle de l'intention. À y réfléchir bien, *faire admettre*, dans la construction du sens, relève de la responsabilité d'un sujet parlant. La théorie sémantique ne peut pas assumer les rôles tenus par le sujet parlant, parce que ce sujet est un être historique et, de ce fait, individuel et unique. Si l'on ne peut pas lui attribuer une place à l'intérieur de la théorie, cela ne veut pas dire que celui qui parle en soit définitivement exclu. Ce qui peut entrer dans la théorie, c'est l'énonciateur qui, – comme le montrent les travaux de Pierre-Yves Raccah –, oblige à représenter le monde à travers des biais, à travers des points de vue. Les avancées de la théorie de la sémantique argumentative, d'abord, grâce à l'introduction de la polyphonie⁹ et, ensuite, à celle du point de vue, ont permis de mettre à jour le fait que l'intention présuppose une idée (pensée ou encore contenu sémantique) à découvrir qui soit indépendante de la parole, alors que, s'il y a de l'argumentation dans le discours, elle n'est pas nécessairement réduite à des intentions communicationnelles des locuteurs. Le sens dépendant de la situation d'énonciation n'a aucune raison d'être connu à l'avance. L'intention dissociée de l'argumentation peut être cependant réservée au sujet parlant. S'il a une intention donnée, c'est dans l'objectif d'exercer une influence sur son interlocuteur. L'argumentation, elle, plus précisément l'orientation argumentative dissociée de l'intention du locuteur qui s'efforcerait de persuader son interlocuteur sur un fait quelconque, est déterminée par la forme de l'énoncé. Autrement dit, si l'orientation argumentative renvoie aux suggestions auxquelles les énoncés invitent dans une situation, la langue met à la disposition des locuteurs des mots qui les contraignent d'adopter certains points de vue et, cela, indépendamment de toute finalité du discours, qu'on la fasse correspondre à la persuasion ou non. Si l'argumentation est déterminée par la forme de l'énoncé, il devient clair que ce qui relève du domaine de la sémantique est ce qui se présente comme justifiant et non pas ce qui justifie réellement.
- 34 Si nous ne cherchons pas à savoir ce qui se passe dans l'esprit du sujet parlant, ni à penser ainsi la signification en termes d'intention, c'est aussi parce que l'intention est ce qui motive le sens, relevant ainsi de la manipulation et, par conséquent, de l'interprétation. Les raisons que présente Raccah pour exclure l'intention vont dans le même sens et peuvent compléter ce qui a été dit dans le paragraphe précédent : si l'intention des sujets

parlants n'a pas de raisons de relever de la sémantique, c'est que « rien ne nous dit que le sujet parlant sait ce qu'il veut dire avant de l'avoir dit. Ses intentions, il ne les découvre qu'après avoir parlé, et c'est donc en tant qu'interprète qu'il intervient et non pas en tant que planificateur » (Raccah 2001 : 28). En évacuant l'intention dans le sens où il y aurait à faire admettre dans l'argumentation, il ne reste qu'à justifier que la conclusion est constitutive du sens de l'argument et, inversement.

- 35 Mais pour ce faire nous nous proposons de reprendre l'idée du passage. Si elle est remise en question par Ducrot dans le schéma renvoyant au discours de type « A DONC C »¹⁰, c'est parce que, malgré la présence de *donc*, une telle formulation suggère que A et C ont un sens indépendamment l'un de l'autre. Or, ce que la présence de DONC dans le schéma est destinée à signaler, c'est précisément le fait que A et C constituent ensemble du sens. C ne peut pas venir à partir de A comme prémisse, puisqu'il est déjà dans A, et inversement, dans A nous retrouvons déjà C. En renvoyant aux discours A et C permettent de donner des visions d'une situation sans nécessiter de représenter pour autant un passage. C'est la formulation de cette interdépendance de l'argument et de la conclusion qui donne lieu à deux modèles différents : la théorie des topoi essayant de rendre compte du passage en termes de champs topiques et la théorie des Blocs Sémantiques tendant à effacer le passage en introduisant les notions d'argumentation interne et externe relatives respectivement au structurel et au contextuel. Or, si ces oppositions entre argumentations internes et externes semblent bien structurer la réflexion sur la description sémantique elle-même, leur formulation présente le défaut de masquer le passage très marqué qui affecte cependant les énoncés. Nous remarquons que dans le cadre de la théorie des Blocs Sémantiques, il s'agit moins de trancher la validité de cette exclusion que d'en cerner la raison : donner une description purement linguistique. Nous trouvons que même si la théorie procède de blocs, ceux-ci conduisent à consolider précisément ce qu'elle prétend écarter. L'important pour nos propos c'est que par rapport à la notion de *bloc*, la notion de *champ topique* ne pourvoit ni d'une exclusive contre la présence, ni d'une exclusive pour l'absence du passage, mais elle compense la prévalence avouée du passage par l'enchâssement des champs topiques les uns dans les autres, mettant entre parenthèses les structures argumentatives en *donc* et en *pourtant*.
- 36 Grâce à ces observations, le sens peut être représenté en termes d'argumentation. Pour pouvoir refuser que dans la représentation du sens soit inclus tant l'état des choses – qu'il signale par ailleurs – que les représentations mentales des locuteurs, au départ, il suffit de dire que le sens d'un énoncé est constitué de tous ceux qu'on peut tirer à partir de lui. Cependant, cette formulation ne permet pas de distinguer parmi les rapports multiples entre énoncés les inférences qui ne sont pas nécessairement d'ordre logique. En effet, on peut reformuler la définition du sens d'un énoncé de manière que ces rapports soient d'ordre discursif : c'est l'ensemble des suites possibles auxquelles il donne lieu. Pour illustrer les deux types d'inférences, considérons l'énoncé (1) :
- (1) Pierre est plus grand que Paul.
- 37 On en tire nécessairement (2) par une inférence logique, donc déductive.
- (2) Paul est plus petit que Pierre.
- 38 En revanche, l'énoncé (3) nous amène à tirer (4) et, cela, non pas nécessairement.
- (3) Pierre frappe le miroir.
(4) Pierre casse le miroir.
- 39 L'information véhiculée par l'énoncé crée une attente qui n'est pas explicitement établie. Pour s'en convaincre on peut appliquer le test avec *mais*.

(5) Pierre frappe le miroir mais ne le casse pas.

- 40 Dans le premier cas de figure, déduire, c'est tirer quelque chose de ce qui est déjà donné, de ce qui est dit, alors qu'inférer est plus général et permet d'introduire du nouveau, conclure quelque chose à partir de ce qui est dit. Si à quelqu'un qui vient chercher le locuteur, ce dernier dit (6) ou (7),

(6) Je tire (infère) de votre présence que vous avez un service à me demander.

(7) Je tire (déduis) de votre présence que vous n'êtes plus à l'hôpital.

- 41 il est clair que dans (6) la conclusion n'est pas contenue dans la prémisse parlant de la présence du visiteur par rapport à l'énoncé (7).

- 42 Si nous allons à la recherche d'une relation d'ordre discursif entre les énoncés d'une langue-objet dans un cadre d'une analyse linguistique de ces énoncés, l'inférence peut ne pas être réduite à la déduction logique. Et c'est ce que tente de faire Ducrot lorsqu'il dit qu'il n'y a pas d'inférence dans DONC de langue pour signifier qu'il n'y pas de déduction. Nous considérons que l'inférence peut aussi indiquer un passage d'un discours à un autre non seulement par déduction logique dans le sens de *passage d'une condition de vérité*, mais aussi par argumentation dans le sens de *passage au moyen de DONC*. La conséquence de prendre en considération ces deux types d'inférence est que le sens peut être représenté non seulement en termes de conditions de vérité, mais aussi en possibilités d'enchaînements argumentatifs. Dans le sens d'un énoncé, même si l'on admet qu'il y a l'aspect informationnel et l'aspect argumentatif, les marques argumentatives qui contraignent les orientations argumentatives des énoncés ne concernent pas seulement l'usage de la langue, mais la langue elle-même. Si ces deux aspects coexistent, ils sont cependant indépendants, ce qui a pour conséquence qu'il est possible de décrire l'un sans faire intervenir l'autre dans la description. Ce sera un modèle graduel le plus adéquat pour rendre compte du fait que les énoncés convoquent des règles d'inférence, ainsi, les propriétés graduelles non seulement des énoncés, mais aussi des mots sont adéquatement décrites en termes de champs topiques.

- 43 Pour conclure provisoirement, qu'on utilise le terme *raisonnement*, *inférence* ou *argumentation*, ce qui est commun, c'est de signaler dans un sens général du terme un passage qui nous mène d'un élément à un autre élément. Ce qui est en jeu c'est la manière dont ces éléments pourront être ensuite identifiés et caractérisés. Cette caractérisation dépendra nécessairement des positionnements et des objectifs théoriques.

- 44 *Argumenter* dans le sens sémantique du terme revient à obliger à tirer des conclusions imposées ou suggérées par la signification des mots qui, elle, est constituée par des principes fondés sur les catégories de garants, nommés topoi. Grâce à ces garants, ces principes argumentatifs deviennent eux aussi graduels. Il a été démontré (Bruxelles et Raccach 1992 ; Ducrot 1996) que la gradualité n'est pas limitée aux adjectifs qui sont par nature gradables ; la signification des items linguistiques est en soi graduelle.

- 45 Ce qui importe ici c'est que la notion d'argumentation dans le domaine de la sémantique, malgré ses connotations rhétoriques, judiciaires, logiques, cognitives, marque une position épistémologique qui tend à transformer la notion en concept. Dans le langage courant, *concept* et *notion* sont souvent assimilés, or leur différence devient significative dans le domaine de la science dans la mesure où ces deux termes ne rendent pas compte avec la même précision des phénomènes à décrire, à savoir, ne s'appliquent pas à un même niveau de connaissance. Nous aimerions souligner ici que, malgré le fait qu'on puisse faire varier les modes d'approche de la notion d'argumentation, nous n'arriverons

à en mesurer la portée strictement linguistique qu'à condition que la définition proposée recouvre toutes les occurrences du terme et tout particulièrement au sein d'une seule et même théorie ou modèle, et que les acceptions multiples dont il est investi soient définitivement en retrait. C'est seulement de cette manière qu'est assuré que les occurrences aient obligatoirement le même sens et que le concept aboutisse à une représentation générale d'une classe de phénomènes, en l'occurrence celle de phénomènes sémantiques. Le concept d'argumentation, ainsi que tous les concepts qui lui sont reliés sont amplement développés dans Racciah (1990, 1995) et dans Bruxelles et *alii* (1995).

4. Argumentation dans la théorie et dans la métathéorie

- 46 Quant à l'argumentation sur le plan de la métathéorie, nous pouvons y voir un substitut au raisonnement logique, trop restreint pour recouvrir l'ensemble des procédés qui rendent possible la construction d'une théorie scientifique. Ces procédés dépassent le cadre logique dans lequel l'étude du raisonnement a été traditionnellement acculée à la structure formelle des propositions. Construire une théorie revient – entre autres – à mettre en relation les informations contenues dans les énoncés avec des connaissances antérieures : les inférences renvoient à des informations qui sont précisément activées par cette mise en relation¹¹.
- 47 Le modèle élaboré révèle les préoccupations des auteurs de tenir compte dans les théories des processus inférentiels : par le biais de *data* la contrainte de certitude quant aux prémisses sera levée et favorisera l'idée de l'implicite. Kertész et Rákosi exploitent pour leur p-modèle la faculté des inférences qui consiste à faire intervenir des éléments nouveaux : les inférences plausibles sont les moyens adéquats pour représenter les rapports entre les hypothèses de la théorie et les données ou évidence puisque celles-ci sont incertaines.
- 48 Il nous semble que le rapport qui s'établit entre la théorie linguistique de l'argumentation et la métathéorie de l'argumentation conduit à renverser les perspectives : pour la théorie linguistique, C doit être déjà dans A, et pour la métathéorie, C ne doit être pas dans A. Dans le premier cas, même si l'argumentation semble proche de la démonstration et par conséquent de la logique (ou mathématique) elle reste fondamentalement linguistique. Dans le deuxième cas, même si l'argumentation semble proche de l'inférence et par conséquent de l'enchaînement discursif, elle reste fondamentalement propre à la construction scientifique d'une théorie. Les conditions scientifiques sont appliquées à la langue alors que les conditions de la langue à la science ; le prédicat « être déjà dans » emprunté à la logique et combiné aux propriétés discursives de l'argumentation est en opposition au prédicat « ne pas être dans » emprunté aux discours ordinaires.
- 49 Comme les processus intellectuels qui caractérisent les réflexions scientifiques quelque soit leur domaine rejoignent les stratégies argumentatives utilisées par toute personne et, cela, même dans les conversations et les expériences quotidiennes, on comprend que ce n'est que les liens entre données et hypothèses dans le processus argumentatif qui pourraient être pertinents dans la théorisation. Pour transcender les clivages disciplinaires, tout discours doit être analysé en termes d'argumentation et pour capter le caractère scientifique s'y ajouteront des contraintes supplémentaires.

- 50 Dans la théorie, on n'évalue pas les arguments en fonction de leur efficacité, l'argumentation étant vue comme composante de la signification ; dans la métathéorie, on n'évalue pas les données en fonction de leur vérité mais en fonction de leur plausibilité, l'argumentation étant vue comme composante de la cognition et ainsi de la théorisation.
- 51 L'important pour nous ici est que, parmi les contraintes exercées sur le discours, il est intelligible de mettre à jour le caractère contraignant des mots mêmes, sur le plan de l'analyse sémantique sans prendre en compte aussi les contraintes cognitives qui s'imposent lors de la mise en œuvre des opérations telles que la compréhension ou la représentation de la situation. Il en résulte que la signification n'est pas la simplification du sens, ni la simplification de l'interprétation. En revanche, sur le plan de la métathéorie, ce sont les contraintes cognitives qui l'emportent.

5. Faits, observables, phénomènes dans la théorie et data dans la métathéorie

- 52 Les données provoquent un changement dans l'état informationnel et c'est une des raisons pour laquelle il est nécessaire d'interroger les théories sur ce qu'elles disent à propos des données et de l'évidence. Si les scientifiques sont responsables du savoir en train de se construire, ils se sentent aussi obligés d'adopter une position critique envers leurs sources d'information : ils développent ainsi un savoir métacognitif en prenant conscience du fait que leurs homologues sont aussi une source d'informations.
- 53 Notre analyse conceptuelle présuppose aussi qu'au-delà de toute analogie, nous arrivons à articuler les rapports entre théorie et métathéorie en indiquant les points de jonction par rapport auxquels nous pouvons montrer dans quelle mesure certains de nos concepts correspondent aux concepts de data et d'évidence. Annonçons d'emblée que l'évidence, étant réservée à une acception déterminée par la raison pure ne figure pas parmi les concepts linguistiques dans la tradition de la linguistique française. L'utilisation de ce terme n'aura pas pu alimenter une vision selon laquelle les données ne sont pas fournies par l'évidence sensible ni posées par l'évidence intellectuelle, mais construites. Nous rappelons ici que Kertész et Rákosi mettent en place des questionnements susceptibles de transcender les divergences théoriques en construisant le p-modèle. Les auteurs en donnent pour définition : "evidence is a datum whose function is to contribute to the judgement and comparison of the plausibility of rival hypotheses" (2007 : 28) et nous pouvons y ajouter que c'est aussi le critère de réussite du modèle.
- 54 Comment envisager les rapports entre les données et les hypothèses théoriques au sein de la théorie de l'argumentation dans la langue, à la lumière des concepts de *data* et d'*évidence* proposés par Kertész et Rákosi ? Plus particulièrement, qu'est-ce qu'on peut considérer comme data en matière de sens linguistique ? La fonction des data revient à affecter le fond de l'argumentation de la théorie. La forme des raisonnements manifeste dans les écrits scientifiques a fait l'objet de nombreuses études dans la perspective de la rhétorique et de l'analyse du discours indépendamment de toute réflexion épistémologique. Autrement dit, on peut remarquer que la conception de l'argumentation scientifique varie entre les deux pôles que constituent la logique et la rhétorique. Or, l'orientation vers l'un ou l'autre des pôles perd toute sa pertinence lorsqu'il s'agit de comprendre par quels moyens on passe d'un ensemble d'observations données à une

interprétation de celles-ci : qu'on appelle cette interprétation *explication, règle, loi, théorie, modèle* ou tout autre. Chacun de ces termes implique le franchissement de l'appréhension intuitive des phénomènes vers leur formulation scientifique.

- 55 Dans notre représentation, ce que nous pouvons faire correspondre au terme *data* dans la théorie argumentative, à savoir, *observables, faits, phénomènes, ou encore, hypothèses externes et hypothèses internes*, comporte un volet métathéorique avec des références récurrentes concernant la valeur cognitive du cadre théorique. Ainsi, ce volet nous renvoyant à une articulation particulière de la question de la linguistique et de celle de la science, prévaut sur le p-modèle¹² par sa richesse conceptuelle concernant le traitement des *data* au sein de la théorie en question. Dès que Ducrot se met à poser les jalons de sa conception de la langue, il développe parallèlement des propositions sur sa méthode et sur la nature de ses raisonnements, cependant, étant sporadiques restent plutôt inaperçues et ne constituent pas un projet scientifique à part.
- 56 Prenons pour point de départ que toute théorie comporte un certain mode d'observation : les concepts externes servent à observer les phénomènes et les concepts internes à en rendre compte. Ducrot parle du niveau observationnel et du niveau explicatif ou encore d'hypothèses externes et d'hypothèses internes, dans l'ouvrage de référence devenu déjà classique, (Anscombe et Ducrot 1983 : 80) mais les notions méthodologiques sont présentes bien avant cette date (Anscombe et Ducrot 1978, 1979)¹³. Comme ils le rappellent :

Un fait, c'est une relation entre un modèle et des observations. Autrement dit c'est l'ensemble de biais qu'on doit imposer à l'observation, et l'ensemble d'hypothèses supplémentaires qu'on doit accepter pour la rendre compatible avec le modèle.
(Anscombe et Ducrot (1983 : 77))

- 57 Les faits ne se présentant pas à l'observation sont le produit d'une théorie que Ducrot appelle hypothèses externes qui permettent de les voir. On comprend bien qu'un fait scientifique est un phénomène, distinct du fait brut donné à l'intuition, puisqu'il est analysé et considéré dans ses éléments abstraits. De plus, les faits dans cette perspective sont envisagés indépendamment de toute particularité temporelle et spatiale impliquant ainsi la possibilité de répétitions. Ce qui sera, pour cette théorie, considéré comme un phénomène permettra aussi de délimiter le domaine d'application de la théorie. On pourrait dire que cette délimitation, préalable à la construction de la théorie, constitue les hypothèses externes, par opposition aux règles de calcul proposées par la théorie, qui, elles, constituent les hypothèses internes. Cette délimitation implique aussi que les hypothèses externes servent à décrire les données et les hypothèses internes à les expliquer, à savoir les données sont *a priori* sélectionnées et *a posteriori* interprétées.
- 58 Nous voulons insister sur le fait que la réflexion métathéorique dès le début a, pour les argumentativistes, la fonction de pouvoir décrire un phénomène linguistique le plus précisément possible. Si la description est suffisamment précise, alors on a des chances de pouvoir détacher le phénomène de la situation d'énonciation et d'autres facteurs qui influencent par ailleurs l'interprétation et, ainsi, elle contribue à l'explication du phénomène. Comme nous l'avons précédemment signalé, ces rapports sont appréhendés en termes d'hypothèses externes et d'hypothèses internes. On peut cependant observer un déplacement des descriptions et des explications qui spécifient plutôt l'architecture de la théorie aux expérimentations qui spécifient plutôt la place des données mais surtout celle de l'évidence dans l'argumentation scientifique. Raccach (2008) propose une stratégie ayant trait à l'épistémique en s'interrogeant sur les manières dont les théories

constituent en effet des explications aux phénomènes naturels. Une théorie scientifique, selon lui, est un ensemble de règles qui engendrent une description de certains aspects d'une classe de phénomènes et non pas qui expliquent ces phénomènes *de re*. La théorie décrit et prédit les phénomènes dont elle est censée rendre compte. Construire une théorie destinée à rendre compte de l'ensemble des phénomènes d'un domaine demande la prise en compte d'hypothèses externes servant à observer les phénomènes. Comme la sémantique des points de vue met en valeur les résultats de la théorie des *topoi*, on peut dire que ce qu'on observe, ce n'est pas le fait que certains énoncés sont possibles, alors que d'autres sont impossibles, mais plutôt le fait que certains énoncés sont possibles avec tels *topoi*, alors que d'autres le sont avec tels autres. En somme, on détermine un ensemble de phénomènes pertinents au moyen d'hypothèses externes qu'on peut appeler *topoi*. Ainsi, si nous prenons l'énoncé « Le travail fatigue » dans l'observation nous faisons intervenir un *topos* selon lequel //plus on s'active, plus on se fatigue// : c'est un fait (observable) que l'énoncé est possible avec ce *topos* alors que l'énoncé « Le travail repose » n'est pas possible avec ce même *topos*.

- 59 Pour notre part, nous remarquons l'importance du concept de phénomène en linguistique qui consiste à pouvoir passer des énoncés-occurrences aux énoncés-types. Le phénomène a le statut de distinguer entre occurrence et type, et celui de faire une première abstraction du singulier qui apparaît, pour une analyse scientifique, comme occasionnel ou accidentel. Il suffit d'évoquer une analogie dans le domaine de la phonologie pour éclairer le statut du phénomène que nous voulons mettre en valeur. Considérons les allophones du phonème *r*. Les allophones, variantes libres d'un son, représentent un type qui permet de faire abstraction des réalisations diverses suivant les individus, et de sélectionner ce qui est pertinent pour le phonème. Les types sont nécessaires pour constituer le concept de phonème, mais pas suffisants. Une deuxième abstraction permet de passer des allophones au phonème. Les différentes manières de prononcer le « *r* » n'entraînent pas de changement de sens, donc elles constituent des allophones d'un même phonème, en revanche, certaines réalisations individuelles restent au niveau des occurrences, parce qu'accidentelles, ainsi non pertinentes du point de vue de la construction du phénomène qu'on peut appeler phonème *r*.
- 60 De même, en exploitant cette analogie, nous pouvons dire que l'énoncé étant un type, permet de faire abstraction des facteurs qui, du point de vue linguistique, n'interviennent pas dans la construction du sens, ce qui n'empêche pas par ailleurs qu'ils y interviennent d'un autre point de vue, par exemple, psychologique. L'énoncé-type permet une deuxième abstraction pour faire le pont entre le singulier et le général. Suivant le cadre proposé par Raccah (1986) à force de passer du singulier au type, on passe aussi de l'interprétation au sens ; à force de passer des énoncés-types aux phrases, on passe aussi du sens à la signification. Le premier passage produit le phénomène, alors que le deuxième passage produit la description du phénomène. En somme, on peut considérer que les seuls observables dont le linguiste dispose concernant les langues sont précisément donnés par l'usage.
- 61 Nos considérations théoriques concernant les termes tels que faits, observables, phénomènes, hypothèses externes et hypothèses internes issus de la tradition de la sémantique argumentative mettent en relief le fait qu'ils ne constituent pas une hiérarchie formelle : ils désignent plutôt une série de perspectives qui ne demandent pas de spécification.

- 62 Dans le p-modèle les hypothèses ne sont pas des propositions dans la mesure où leur structure est définie d'une part, en termes de contenu informationnel, et d'autre part, d'une valeur de plausibilité. La question est de savoir s'il est nécessaire de décider sur ce que ce sont les hypothèses externes ou les hypothèses internes ou éventuellement les deux qui ont cette structure pour dire ce que nous considérons comme data et comme évidence. La plausibilité est relative à une source : la source peut lui accorder une valeur de haut degré sur la base de son caractère fiable. C'est sur l'intuition, source directe sur la base de laquelle se font les hypothèses concernant les points de vue cristallisés dans les mots du lexique. Nous rappelons ici la méthode d'expérimentation qui permet de rendre l'intuition plus fiable et qui peut satisfaire aux exigences de la métathéorie concernant les nouvelles méthodes pour appuyer les sources (Kertész et Rákosi 2008). Pour eux, les données doivent être aussi appuyées non seulement les hypothèses. Une donnée peut être appuyée par une source directe, c'est sur cette base qu'elle est rendue plausible : si la source est fiable alors cela lui accorde un certain degré de plausibilité, mais à un moment ultérieur de l'argumentation peut être modifié de manière dynamique.
- 63 En somme, les argumentativistes soucieux de ne pas séparer l'analyse linguistique d'une réflexion sur ses conditions de possibilité, tendent à expliciter la théorie qui commande leurs observations montrant les autres options envisageables et aussi leurs conséquences, définissant avec précision leurs concepts et leurs relations. Si le fait dans l'ordre du discours ordinaire est le meilleur des arguments, le cadre théorique peut imposer des faits dans l'ordre des savoirs scientifiques. Nous pouvons appeler *évidence* un fait qui doit s'imposer. Les évidences ne relèvent pas des rapports entre le réel et les données, mais des liens entre ces données et la théorie qui les représente. Autrement dit, il est tout à fait loisible de prendre en compte en termes d'évidence ce qui s'impose comme cela se serait imposé à n'importe qui dans les mêmes conditions d'observation et d'expérimentation.

Conclusion

- 64 Pour clore notre réflexion, nous nous arrêtons à deux points de convergences.
- 65 Premièrement, l'idée selon laquelle les data sont dotées d'une valeur de plausibilité en fonction de leur origine, permet de rendre compte du fait que le linguiste ne peut pas lui-même être le producteur de toutes ses données, mais il a recours à des observations construites par d'autres.
- 66 Deuxièmement, si, au concept de gradualité de la théorie correspond le concept de plausibilité de la métathéorie, c'est parce qu'un même énoncé ayant un double statut peut être doté de valeur argumentative aussi bien que de valeur plausible.
- 67 De telles convergences n'ont rien d'étonnant. De même que l'étude du discours amène à construire des connaissances sur la langue, elle amène aussi à en construire sur la métalangue. Surtout si on rappelle que la logique ne suffit ni à la représentation du sens ni à la représentation des connaissances, car elle peut très bien opérer sur des mots qui n'ont aucun sens.
- 68 Pour conclure, nous rappelons la situation difficile de celui qui, tout en faisant de l'argumentation l'objet d'étude devrait envisager sa propre argumentation. Ne serait-ce pas le paradoxe de l'expertise formulé par Racciah (1991) ? L'expert serait-il expert en tant qu'expert de sa propre expertise ? Celui qui est expert en argumentation sur le plan linguistique n'est pas expert en argumentation sur le plan métathéorique. Les experts ne

savent pas nécessairement expliciter les éléments de leurs connaissances qui ont été pertinents pour la résolution d'un problème ; plus généralement, les experts n'ont pas de raisons de connaître, de manière approfondie, leur propre fonctionnement cognitif. Pour nous en sortir nous renvoyons à l'analyse sémantique de l'implicite des discours dont il est possible de forger une méthode parvenant à recueillir des connaissances. Cette méthode utilisant la sémantique des langues se fonde sur le fait que les discours, expriment, outre ce dont leur locuteur est conscient de dire, des points de vue implicites, dont ce locuteur n'a pas nécessairement conscience.

BIBLIOGRAPHIE

Anscombre Jean-Claude et Ducrot Oswald, « Les lois logiques et lois argumentatives » (première partie), *Le Français moderne* n° 46, 1978, pp. 347-357.

Anscombre Jean-Claude et Ducrot Oswald, « Les lois logiques et lois argumentatives » (deuxième partie), *Le Français moderne* n° 47, 1979, pp. 35-52.

Anscombre Jean-Claude et Ducrot Oswald, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga, 1983.

Boyer Alain, « Cela va sans le dire. Éloge de l'enthymème », *Hermès* n° 15, 1995, pp. 73-90.

Bruxelles Sylvie et Raccah Pierre-Yves, « Argumentation et sémantique : le parti-pris du lexique », in De Mulder Walter, Schuerewegen Franc et Tasmowski Liliane (eds.), *Énonciation et Parti-pris*, Anvers, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1992, pp. 59-73.

Bruxelles Sylvie, Ducrot Oswald et Raccah Pierre-Yves, « Argumentation and the lexical topical fields », *Journal of Pragmatics* vol. 24, n°s 1-2, 1995, pp. 99-104.

Ducrot Oswald, « Lexique et gradualité », in Alonso Emilia, Bruña Manuel et Muñoz Maria (eds.), *La Lingüística francesa : gramática, historia, epistemología*, Séville, Grupo Andaluz de Pragmática, 1996, pp. 191-205.

Doury Marianne et Moirand Sophie, *L'argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation* (textes réunis), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

Eemeren Frans H. Van (éd.), *Advances in Pragma-dialectics*, Amsterdam, Sic Sat / Newport News, 2002.

Grize Jean-Blaise, *De la logique à l'argumentation*, Genève, Librairie Droz, 1982.

Kertész András et Rákosi Csilla, « Conservatism vs. innovation in the debate on data in generative grammar », in Kertész András et Rákosi Csilla (eds.), *New Approaches to Linguistic Evidence. Pilot Studies / Neue Ansätze zu linguistischer Evidenz. Pilotstudien*, Frankfurt am Main - Bern - Bruxelles - New York - Oxford - Wien, Peter Lang, 2008, pp. 85-108.

Kertész András et Rákosi Csilla, *Data and Evidence in Linguistics. A Plausible Argumentation Model*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

Perelman Chaïm et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

- Raccah Pierre-Yves, « Sémantique, épistémique et loi de prédominance de l'argumentation », *Cahiers de linguistique française* n° 7, 1986, pp. 93-115.
- Raccah Pierre-Yves, « Modelling Argumentation and Modelling with Argumentation. *Argumentation* » n° 4, 1990, pp. 447-483.
- Raccah Pierre-Yves, « Expertise et gradualité : connaissances et champs topiques », in Dubois Danièle (éd.), *Sémantique et cognition : catégories, prototypes, typicalité*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, pp. 189-203.
- Raccah Pierre-Yves, « A Child's Identity Problem: The Complex Development of a Cognitive Science », *World Futures* vol. 42, n°s 1-2, 1994, pp. 79-83.
- Raccah Pierre-Yves, « Argumentation and natural language : presentation and discussion of four foundational hypotheses », *Journal of Pragmatics* vol. 24 n°s 1-2, 1995, pp. 1-15.
- Raccah Pierre-Yves, « Représentation linguistique vs représentation logique : de l'inférence à la construction du sens », communication présentée au colloque *Les modèles de représentation - quelles alternatives ?*, Neuchâtel, man., 1999.
- Raccah Pierre-Yves, « Peut-on faire l'humour sans se servir de sa langue ? Comment mieux biaiser avec les mots ? », in Horvath Miléna (éd.), *EcRire*, Actes du colloque international sur le rire, le comique et l'humour, 2000, Pécs, UFR d'Études francophones, 2001, pp. 17-41.
- Raccah Pierre-Yves, « Lexique et idéologie : les points de vue qui s'expriment avant qu'on ait parlé », in Carel Marion (éd.), *Les Facettes du dire. Hommages à Oswald Ducrot*, Paris, Éditions Kimé, 2002, pp. 241-269.
- Raccah Pierre-Yves, « Explication et argumentation », in Hudelot Christian, Salazar Orvig Anne et Veneziano Edy (dir.), *L'explication. Enjeux cognitifs et interactionnels*, Paris, Peeters, 2008, pp. 41-51.
- Todorov Tzvetan, Mikhaïl Bakhtine, *Le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1983.
- Toulmin Stephen Edelston, *The Uses of Argument*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958.

NOTES

1. <http://web.t-online.hu/andraskertesz/angol.htm>.
2. Contrat de recherche (MTA 2006TKI65) portant sur le projet de recherche *Le problème de l'évidence dans la théorie linguistique* sous la direction d'András Kertész (Université de Debrecen), 2007- 2011.
3. Cela peut s'expliquer, au moins en partie, par la capacité métareprésentationnelle de l'être humain. Le scientifique remet en cause ses propres descriptions pour en suggérer constamment de nouvelles, certes, mais et surtout tente de les soumettre à l'évaluation. Par ailleurs, cette faculté métareprésentationnelle a sa contrepartie sociale au plan de la circulation des discours.
4. Nombreuses sont les raisons qui concourent à favoriser une théorie, dont la spécification n'est pas nécessaire pour nos propos.
5. Nous rappelons ici que, dans le domaine de la sémantique, cette hétérogénéité correspond à l'éclatement du sens qui remet en question l'unicité du sujet parlant.
6. Surtout c'est la qualité rhétorique du discours argumentatif qui est amplement étudiée. À ce propos voir le numéro 2, *Rhétorique et argumentation* de la revue électronique *Argumentation and Analyse de discours*, 2009. <http://aad.revues.org>.
7. Cette proposition pourrait être encore plus nuancée comme c'est le cas dans Doury et Moirand (2004) qui, dans leur bilan sur l'argumentation d'aujourd'hui, envisagent aussi d'autres

perspectives telles que la modélisation cognitive de Vignaux ou l'approche textuelle des séquences argumentatives d'Adam.

8. Sans parler de la psychologie qui s'intéresse aux inférences tirées par les sujets parlants.

9. Chez Bakhtine, les membres d'une communauté verbale reçoivent d'autrui les mots de la langue. « Il [membre] intervient dans son propre contexte à partir d'un autre contexte, pénétré des intentions d'autrui. Sa propre intention trouve un mot déjà habité », – comme le rappelle Todorov (1983 : 77).

10. Nous nous appuyons ici sur le séminaire 1998-1999 de Ducrot auquel nous avons eu l'occasion de participer.

11. Il existe plusieurs types d'inférences et en fonction des traditions linguistiques différentes elles apparaissent dans leurs rapports avec la présupposition, l'implication, l'implicature, l'implication, le sous-entendu.

12. Ce qui ne nécessite pas cependant de nous adhérer au mythe du progrès scientifique.

13. Le fait qu'elles soient empruntées à la théorie physique représentée par Duhem, ne nous échappe pas.

RÉSUMÉS

Ces réflexions s'inscrivent dans le cadre des interrogations épistémologiques et méthodologiques concernant l'efficacité des théories linguistiques dans l'objectif de pouvoir les comparer et évaluer sur la base de la manière dont elles se construisent, à savoir sur la base de la prise en compte de l'argumentation. Il s'agit d'un cas particulier dans lequel théorie linguistique et métathéorie semblent coïncider du simple fait que les deux utilisent la structure argumentative comme système de représentation. Dans nos analyses linguistiques, nous avons recours à l'argumentation comme système de représentation du sens, alors que dans l'évaluation des données, nous faisons appel à l'argumentation comme système de représentation de la théorie elle-même. Est-il possible d'éviter l'assimilation ? S'agirait-il en réalité d'une assimilation ? Sinon, que peut-on faire pour retenir la non-identité des deux argumentations tout en les visant simultanément ?

These reflections about the epistemological and methodological framework of linguistic theories are working in the name of effectiveness of linguistic theorising, in order to evaluate them upon the argumentation. It is a very special case that linguistic theory and meta-theory appear to coincide just because both make use of the argumentative structure as a system of representation: the first uses argumentation for the representation of meaning, the second for the representation of theorization. If in our linguistic analyses we are using argumentation as a representational system of meaning, in the evaluation of theories we make use of argumentation as the representational system of the theory itself. Is it possible to avoid assimilating the two, theory and meta-theory? Is assimilation a real danger here? How can the two kinds of argumentation be kept separate and utilized at the same time?

INDEX

Keywords : linguistic theory, meta-theory, argumentation, data, observation

Mots-clés : théorie linguistique, métathéorie, argumentation, données, observables

AUTEUR

ZSUZSA SIMONFFY

Université de Pécs